

Leçon de peinture

Bernard Lévy

Volume 44, Number 177, Winter 1999–2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53082ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévy, B. (1999). Leçon de peinture. *Vie des arts*, 44(177), 26–27.

Leçon

de peinture

Bernard Lévy

L E TEXTE QUI SUIT N'A RIEN D'UNE LEÇON AU SENS PREMIER DU MOT. IL ÉVOQUE L'ÉTAT DE CONNAISSANCE QU'ENGENDRE TOUTE CRÉATION ARTISTIQUE: LA LEÇON À TIRER, SI L'ON PRÉFÈRE. LA PEINTURE N'EST QU'UNE DES FIGURES DES ARTS VISUELS PARMIS LES PLUS PROCHES DE LA PENSÉE PURE COMME LA POÉSIE AU SEIN DE LA LITTÉRATURE.



Il t'arrive de rêver, toi qui n'es pas peintre, que tu peins. Tu peins d'immenses surfaces, des murs gigantesques. Quand tu t'approches des bâtiments dont tu voudrais recouvrir la façade de peinture, tu découvres à mesure que tu t'approches que la surface n'est pas lisse comme dans ton rêve. Pourtant ce constat fait partie de ton rêve. Ainsi tu te vois peindre – tu rêves que tu peins – une vaste étendue de plâtre, de béton, de céramique. Tu es armé d'un large rouleau placé à l'extrémité d'une perche.

Et puis, comme si ton œil était celui d'une caméra capable de grossir ce que tu vois, tu découvres que l'étendue que tu te prépares à couvrir de peinture n'est vraiment pas praticable. Tu es contrarié par les bosses, les enfractuosités, les crevasses, les arêtes, les trous, les lézardes, les verrues, les sillons, les crêtes, les cratères, les mille reliefs qui te distraient, qui te détournent de ton projet. Plus exactement, qui t'indiquent que tu ne pourras exécuter la peinture telle que tu la conçois.

Il va falloir poncer complètement le mur. Tu n'en as ni le courage, ni la force. Ni le désir : une immense paresse ébrèche ta volonté ; la réalité d'une tâche aussi ennuyeuse te gâche le plaisir de peindre, en érode les aiguillonnantes aspérités. Peindre est peu de chose en comparaison des servitudes qu'exige la préparation de la peinture. Mais n'y a-t-il pas d'art sans ces obligations assommantes ? Ne définissent-elles pas les conditions même de la création, de toute création ? Un long processus aride, tortueux, accablant... L'apprentissage, le métier, oui, le métier avant l'art pour que l'art soit un métier. Et qu'on l'oublie ensuite. C'est ce que les manuels d'enseignement disent tous. Mais prends garde de peindre d'après le livre : le désastreux projet ! D'un revers spontané de la main, tu écarteras de tes yeux cette horrible vision. La voici dissipée.

Réapparait aussitôt l'idée que tu ne peux ni éloigner ni réprimer, mais qui s'impose à toi et que tu exprimes à mi-voix : « Je ne parviendrai jamais à rendre le mur que je veux peindre aussi étale que mon rêve le commande. » Tu te doutes bien qu'il y aura toujours quelque imperfection que tu aggraveras en prétendant la corriger. Tu passes alors ta main grande ouverte sur le mur

comme tu l'as vu faire des artistes sur la feuille (blanche) ou la toile pour en apprécier la texture mais surtout pour l'apprivoiser. Dialogue déjà. Débat entre deux adversaires. Les doigts de l'artiste tirent un son rapeux et voilé de leur caresse sur la feuille ou la toile auquel répond un « hum » venu du fond d'une gorge : le grain du papier, le grain de la voix.

Le mur, sous ta paume, rend le son mat et chuchoté d'une confiance, d'un secret. Plus haut, plus bas, tu passes, tu repasses ta main sur la paroi. Tu en appréhendes les irrégularités et, selon le mouvement plus ou moins ample de ta main, la surface te donne, en guise de commentaire, des réponses dont tu écoutes les phrases longues ou brèves, toujours chuintées, où frétilent et frisent mille fricatives. Dialogue des pierres et de la peau. Dialogue du plâtre et de l'épiderme. Discours des jointures et du ciment qu'arbitre et que modère le poignet.

Aucune fenêtre n'interrompt ni n'éclaire la façade qui se dresse verticalement blanche et sourde. Comme un désert. Un désert à peindre et que tu vas peindre au rouleau. Ou bien à la brosse ou au pinceau. À moins qu'une large spatule...

En blanc ?

Tu ne te contenterais jamais de blanchir ce qui est déjà blanc : feuille, toile, mur, planche... Le blanc n'est pas le rien, ni le néant. Tu ne prétendrais pas ajouter un rien et (moins encore) un néant qui soit tien et qui aurait pour seule vertu d'être tien. Mais tu ne peux tolérer (pas plus dans ton rêve que dans la réalité du non-rêve) que le blanc te précède, pas plus d'ailleurs que le noir, le vert, le jaune ou toute autre couleur. Aucune métaphysique ne soutient ton attitude. Tu refuses simplement de spéculer sur les mérites du blanc sur blanc.

Si tu t'affliges de la matérialité des réseaux, treillis, filets, hachures qui ombrent le blanc sans vraiment le contrarier ni le salir ni le rehausser mais qui l'éparpille sans le faire rayonner, qui le fragmente sans le multiplier, qui l'atomise sans le perdre, qui l'inerte sans l'animer, c'est que tu ne vois nulle raison de l'exalter et moins encore (s'il se peut) de l'interroger. Tu aurais l'impression de trahir. Trahir quelqu'un.

Mais tu restes indécis. Quelle couleur choisir ? Quelle forme inventer ? Ces questions, nul peintre ne se les pose. Le « vrai » peintre, te dis-tu, car cette fois les livres n'en parlent pas, le « vrai » peintre ne se demande jamais quelle couleur utiliser. Il adopte sa couleur ou bien c'est elle qui le choisit (couleur pure ou mélange peu importe, couleur singulière ou toute la palette) ; il se trompe, efface, recommence, opte pour de nouveaux pigments, modifie la gamme des tons, froisse le papier, déchire la toile, perce le mur, rature, colle, additionne, soustrait, divise, multiplie... Couleur et forme sont le prolongement de lui-même et, mieux encore, la projection de sa vie, de sa mémoire, de son âme (de ses états d'âme s'il est pauvre), à défaut de son esprit ou de ses pensées voire de sa science – une science qui n'appartient qu'à lui et, par là, parfois universelle. Les bleus, les verts, les jaunes, les rouges sont *ses bleus, ses verts, ses jaunes, ses rouges*. Ils engendrent des formes qui définissent des espaces qu'il ouvre à sa manière pour ceux qui voudront les voir, les explorer, les reconnaître comme tels, se les approprier, les commenter...

Tu as des idées sur la peinture. Elles s'agitent et te bousculent. Tu voudrais bien les fixer. Au moins t'efforces-tu de concilier l'idée que tu entretiens d'une surface à peindre avec la peinture (l'œuvre) que tu veux faire. Qu'un imprévu surgisse, même minime, et ton projet s'évanouit dans l'irritation de son idéal brisé.

Plus tard, tu auras renoncé à travailler sur une étendue aussi lisse qu'un songe. Alors, toute déception absorbée, tu t'essayes non à rompre ni à interrompre la pureté, l'absolue virginité d'un paradis qui n'aurait attendu que toi pour devenir terrestre, et tu prends plutôt l'initiative d'ajouter un accident aux reliefs. Tu risques une touche, une tache, une ligne... Pinceau, rouleau, brosse, spatule, rateau : l'outil n'a pas d'importance.

Tu te défends encore d'être artiste bien que tu le sois déjà ne serait-ce que par accident. □